

LA fiancée DU SURMELIN #2

RAPHAËL DUBOIS & SÉBASTIEN WEBER

mai-juin 2018

LA fiancée DU SURMELIN #2

PERSONNAGES

EUGÉNIE, *impératrice* Élodie Cotin
LOUIS NAPOLÉON, *empereur* Christian Termis
RASTAGNAC, *préfet de la Marne* Raphaël Dubois
PHILOMÈNE DU SACRIFICE, *sœur* Christelle Garand

PHILISTIN }
LAMBERT } *quidams*
CLÉMENCE, *fille de Philistin*
LA PAUVRESSE, *pauvre veuve*
LILOU }
ABIGAIL } *filles de la pauvre*
CLÉO }
MARIE DE LA CONCEPTION }
MARIE DE LA RÉSURRECTION } *religieuses à l'orphelinat*
MARIE DE LA CONSOMPTION }
JACQUOT, *factotum de l'orphelinat*
LE BRAILLOU, *un contremaître*
CLÉMENCE }
DENISE }
OCTAVE } *jeunes ouvriers*
SUZANNE }
SIMÉON }
DÉSIRÉE }

LA FANTINE, *bistrotière*

CHARLOTTE, *fille de La Fantine*

AMARANTE
HENRIETTE
APPOLINE
JUSTINE
ROSE
GEORGETTE

} *clientes*

ERNEST BOURGEOIS, *maréchal des logis*

SIMÉON BARJETON, *brigadier-chef*

CÉSAR LACAÏLLE, *brigadier*

PIERRET, *capitaine de brigade*

ORPHELINS ET ORPHELINES

UN CHŒUR

UNE VOIX VIRGINALE

DÉCENCE ET CHARITÉ

PRÉAMBULATOIREMENT

Avant-scène, Lambert, Philistin et Clémence.

PHILISTIN & CLÉMENCE. –

♪ Ah, ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates à la lanterne !
Ah, ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates, on les pendra ! ♪

LAMBERT, à *Philistin*. – Et moi, je te dis que c'est une sottise !

PHILISTIN. – Et moi, je te soutiens que non !

LAMBERT. – Une sottise ! Une énorme sottise !

PHILISTIN. – Ah, non, ce n'en est pas une, ce n'en est pas une le moins du monde !

CLÉMENCE. – ♪ Ah, ça ira, ça ira ! ♪

LAMBERT. – Car quoi ? Que crois-tu que ça va changer ?

PHILISTIN. – Tout ! Tout ! Tout peut changer !

CLÉMENCE. – À bas l'empereur ! Vive la république !

LAMBERT. – Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! Tout ce qui risque de changer, c'est la forme de vos crânes, car les coups

vont pleuvoir ! Des coups de matraque, droit sur vos petites têtes étroites et naïves !

CLÉMENCE, à *Philistin*. – Ah bon, des coups ? Il va y avoir des coups ?

PHILISTIN, à *Clémence*. – Mais non, mais non ! Il ne sait pas de quoi il parle, il n'a jamais su, c'est un traître, un bourgeois, un planqué !

LAMBERT. – Oh, mais si, mais si, je sais très bien.

CLÉMENCE. – Parce que moi, la révolution, d'accord, mais si c'est pour prendre des coups sur la tête... C'est que justement, je suis allée chez le coiffeur ce matin...

LAMBERT, à *Philistin*, à *propos de Clémence*. – Écoute ta fille, c'est la voix de la raison.

PHILISTIN. – Ah, mais voilà bien le petit monsieur bien propre et bien obéissant, jamais un mot plus haut que l'autre, jamais un pas de travers, toujours dans le rang ! Ce n'est pas avec des gens comme toi que les choses risquent de changer !

LAMBERT. – Je tiens que le changement s'obtient par le dialogue.

PHILISTIN. – Le dialogue ?

CLÉMENCE, à *Philistin*. – C'est vrai que c'est peut-être mieux, papa, le dialogue... Pour les cheveux...

PHILISTIN, ignorant *Clémence*, à *Lambert*. – Le dialogue avec qui ? C'est à Paris que tout s'est décidé, dans les salons du gouvernement. « Paris a besoin d'eau ? Détournons le Surmelin ! Quoi ? Comment ? Qui ? Hein ? Des habitants ? Et bien, tant

pis pour eux, qu'ils crèvent de soif! Pff, des paysans! » Voilà comment ça s'est passé. Et ni toi ni moi, n'y étions dans ces salons, ni toi ni moi ni personne de tout le pays! Dialoguer? Dialoguer avec qui? Naïf, moi? Allons!

LAMBERT. – Oui, eh bien, ce n'est pas en allant manifester devant l'empereur au moment où il vient nous présenter le projet que cela va changer quoi que ce soit. Tout ce qui va se passer, c'est que le préfet Raſtagnac va vous envoyer ses gendarmes et que vous serez bien avancés couverts de bosses et les yeux pochés.

CLÉMENCE. – Les yeux pochés?

PHILISTIN. – Eh bien, pense ce que tu veux, mais moi, j'y vais à la réunion chez La Fantine, et j'y vais de ce pas, un pas de travers! On va leur préparer un comité d'accueil aux petits oignons, à l'empereur et à sa clique d'escrocs, de scribouillards et de bourgeois! Ils vont voir ce qu'ils vont voir!

CLÉMENCE, à *Philistin*. – Euh, papa, les yeux pochés, là, non, je ne peux pas. Ce soir, j'ai rendez-vous au bal avec Lucien et...

PHILISTIN, ignorant *Clémence*, à *Lambert*. – Coup pour coup, on leur rendra!

CLÉMENCE. – Et Lucien, mes yeux, il les aime bien comme ils sont...

LAMBERT. – Une réunion chez La Fantine? Ah, je vois! Tu parles d'une réunion! Une beuverie, oui! Et qui plus est, vous allez vous compromettre avec ces brigands de grand chemin qui hantent les bois, comme cette crapule de Pierrot, tiens!

PHILISTIN. – Je t’interdis ! Si le peuple a soif, il boit ! C’est bien des manières de propriétaire, ça, de dire que quand le peuple boit, c’est des beuveries !

CLÉMENCE, à *Philistin*. – C’est vrai que chez La Fantine, tu bois un peu, papa, quand même, non ?

PHILISTIN, ignorant *Clémence*, à *Philistin*. – Et pour les brigands, sache que personne ne devient voleur de gaîté de cœur, que seules les circonstances sont à blâmer.

CLÉMENCE. – Et même un peu beaucoup, des fois...

LAMBERT. – Et Rastagnac ? Vous en faites quoi de Rastagnac, hein ? Il a doublé les effectifs de gendarmerie en prévision de la réunion publique. Tu crois qu’il va vous laisser semer le trouble comme une bande de... de...

PHILISTIN. – De révoltés ! De révoltés, si c’est le mot que tu cherches. Et il vaudrait mieux pour toi que ce soit celui-là, parce que c’est le seul qui convient ! Nous sommes des révoltés ! Des insurgés ! Des insoumis !

CLÉMENCE, sans conviction. – ♪ Ah, ça ira, ça ira... ♪

LAMBERT. – Ah, décidément, Philistin, tu n’as rien retenu des leçons de l’histoire. Tout cela finira mal. Et pire, tu entraînes ta fille dans tes funestes fantaisies !

PHILISTIN. – La liberté, une fantaisie funeste ?

LAMBERT. – Songe à Robespierre le sanguinaire et au retour de bâton.

PHILISTIN. – Robespierre était un grand homme !

LAMBERT. – Un fou !

PHILISTIN. – Un visionnaire !

LAMBERT. – Un assassin !

PHILISTIN. – Un justicier !

Philistin et Lambert s'empoignent.

CLÉMENCE, *qui se trouve au milieu d'eux deux.* – Ah, mes cheveux ! Attention à mes cheveux ! Attention à mes cheveux !

LAMBERT. – Un tyran ! Un... Un... (*L'orage terrible éclate alors qu'ils en sont aux mains.*) Il pleut ! Mon chapeau, mon chapeau, il est tout neuf ! Lâche-moi !

Lambert se dégage de l'emprise de Philistin et part se mettre à l'abri.

PHILISTIN. – C'est ça ! Fuis ! Une fois de plus, tu as peur de te mouiller ! Eh bien, tant pis, on la sauvera sans toi, notre rivière ! Et tiens, pour te prouver qu'on a raison, quand ce sera fait, tu auras encore le droit d'y pêcher et d'y faire boire tes vaches ! (*Clémence sort en courant.*) Mais où est-ce que tu vas, toi ?

CLÉMENCE. – Me mettre à l'abri ! Tu comprends, ma mise-en-plis, Lucien, le bal, tout ça...

PHILISTIN. – Ah, il est beau l'esprit de 89 ! Pff ! Mais c'est vrai qu'il tombe des cordes. Et puis, à force de débattre comme ça avec ce mou du cœur, ce tordu de l'âme, j'ai attrapé une de ces soifs, moi ! Allons ! Chez La Fantine ! ♪ Ah, ça ira, ça ira ! ♪

Il sort à son tour.

LA VEUVE ET L'OR FIN

La scène est aux environs du village de la vallée où se situe l'orphelinat dont l'impératrice est la bienfaitrice. Celle-ci, incognito, galope en direction de l'établissement charitable pour s'y entretenir de l'avenir avec sœur Philomène. Éclate alors un terrible orage. Le cheval s'affole et rue dans les sous-bois. Eugénie, cavalière émérite, parvient à maîtriser sa monture.

EUGÉNIE, à Sultan, son cheval. – Tout beau, Sultan, tout beau, tout beau ! Voilà, c'est fini, l'orage a passé, nous ne craignons plus rien. Regarde, les oiseaux chantent à nouveau et là, n'est-ce pas un écureuil mutin qui pointe le bout de son petit museau entre les branches scintillantes ? Allons, tiens, du picotin, il vient de chez Bernachon, le fameux palefrenier, tu l'as bien mérité. Apaise les coups de ton cœur, mon vaillant destrier, et nous reprendrons notre chevauchée jusqu'à l'orphelinat dont je suis la bienfaitrice. Il me tarde de voir sœur Philomène du Sacrifice et de m'entretenir avec elle de l'avenir de la vallée, car en tant qu'impératrice de ce beau pays qu'est la France, j'ai à cœur d'en conforter la moindre parcelle et d'en savoir heureux tous les habitants, y compris ceux que leur modeste extraction éloigne parfois des facilités de l'existence. Hélas, je crains que ton fougueux mouvement d'effroi ne nous ait entraînés loin de la route et que nous soyons égarés. (*Entrent la pauvre et ses filles.*) Oh, mais on vient ! Nous demanderons notre chemin à ces voyageurs. Vite, dissimulons notre impérial visage, je suis ici incognito !

LA PAUVRESSE, *à ses filles*. – Venez, mes petites, l'orage a cessé, il est temps de nous remettre en route, même si je sais que vous préféreriez demeurer pour toujours près de moi, fût-ce sous la pluie, exposées à la fureur des cieux...

EUGÉNIE, *pour elle-même*. – Quel pitoyable tableau que celui-ci !

LA PAUVRESSE, *à ses filles*. – Mon cœur de mère saigne épouvantablement, mais, hélas, trois fois hélas, quel autre choix s'offre à moi ? Votre père est mort du tétanos et je n'ai pas les ressources de vous élever convenablement. Mieux vaut vous confier aux sœurs de l'orphelinat, dont la bienveillance légendaire est un baume au cœur de tous les désespérés, que de vous voir endurer le sort des indigents.

EUGÉNIE, *pour elle-même*. – Ah, destin, destin cruel que celui de cette pauvre femme ! Et sa robe, Seigneur ! Sa robe n'est qu'une guenille informe, un haillon misérable, une loque pathétique, un chiffon répugnant !

LA PAUVRESSE, *à ses filles*. – Allons, courage, mes petites. Toi, Lilou, donne la main à ta cadette, et toi, Cléo, presse-toi contre mon sein. Marchons. Allons...

LES FILLES DE LA PAUVRESSE, *à leur maman*. – Oh, non, maman, par pitié, petite maman, ne nous abandonne pas !

LA PAUVRESSE. – Hélas, hélas, il le faut, mes petites !

LES FILLES. – Non, maman, non !

LA PAUVRESSE. – Ah, que c'est dur ! Mon cœur, mon cœur !

La pauvre tombe sur ses genoux. Ses petites l'enlacent.

LES FILLES. – Maman ! Maman !

EUGÉNIE, *pour elle-même*. – Non ! Mon âme se déchire devant l'horreur de ce spectacle insoutenable ! (*À son cheval.*) Ne bouge pas, Sultan ! Je vais porter secours à cette malheureuse ! (*S'approchant de la pauvre qui geint et suffoque sous le tas de ses filles.*) Allons, chères petites, laissez respirer votre mère infortunée ! Son chagrin trop intense la fait suffoquer. (*À la pauvre.*) Redressez-vous, je vous en conjure.

LA PAUVRESSE, *hagarde*. – Êtes-vous un ange du ciel ?

EUGÉNIE. – Grands Dieux, non ! Une simple voyageuse égarée par l'orage qui par pur hasard a entendu vos lamentations. Ainsi, votre époux n'est plus de ce monde...

LA PAUVRESSE. – Le tétanos, hélas. Il travaillait à l'usine de clous de monsieur Raftagnac, lequel ne fournit pas de gants à ses ouvriers. Son sang a été empoisonné par la rouille...

EUGÉNIE. – Et sans secours ni parents, vous voilà seule au monde...

LA PAUVRESSE. – Seule et sans personne, abandonnée de tous. Je pars, le cœur brisé, confier mes enfants à l'orphelinat, (*– montrant la direction de l'orphelinat –*) là, derrière cette colline, en suivant ce sentier-ci, à droite après le grand chêne. C'est leur seul espoir.

EUGÉNIE. – Et vous ?

LA PAUVRESSE. – Moi ?

EUGÉNIE. – Vous.

LA PAUVRESSE. – Oh, moi, moi, je... Je...

EUGÉNIE. – Vous, vous-vous, vous ?

LA PAUVRESSE. – J'irai sur le triste marché de la chair vendre à qui les voudra les maigres appâts que l'âge et les privations ne m'ont pas encore ôtés et je rejoindrai la cohorte des réprouvés, attendant dans mon galetas l'heure de retrouver enfin mon créateur...

La pauvrese tousse lamentablement. Un temps.

EUGÉNIE. – Non !

LA PAUVRESSE. – Hélas !

EUGÉNIE, *tirant une bourse de son manteau.* – Non ! Prends cet or, il est à toi. Rebrousse chemin. Emmène tes filles. Toutes quatre, allez vous vêtir convenablement et faire un bon repas. Il y a dans cette bourse assez d'argent pour vivre dans la décence pendant une année tout entière. Ce temps sera suffisant pour que tu trouves à t'embaucher dans quelque bonne maison. Ce serait le Diable si tu n'y parvenais point.

LA PAUVRESSE. – Mais... Mais...

EUGÉNIE. – Ne dis rien. Tes filles et toi allez vous consoler et oublier ce mauvais rêve.

Eugénie grimpe sur son cheval.

LA PAUVRESSE. – Un ange du ciel... (*À ses filles.*) Venez, mes petites, venez ! Dieu nous est venu en aide sous la forme de cette dame aussi mystérieuse qu'elle est belle et généreuse ! Nous sommes sauvées ! Venez, venez !

LES FILLES. – Oh, maman, maman !

*La pauvre et ses filles sortent en se signant à l'attention
d'Eugénie qui observe la scène avec un bon sourire.*

EUGÉNIE. – Allons, Sultan, à l'orphelinat à présent ! Hue ! Hue !

Elle sort.

2

RÉSILIENCE

*À l'orphelinat, six petites orphelines ont été chargées de faire
visiter les lieux à trois petits nouveaux, des frères. Les trois
frères sont encore très chagrins.*

ORPHELINE 1, *aux trois frères qui reniflent, montrant les envi-
rons.* – Là-bas, ce sont les prés où qu'on emmène les vaches. Avec
le lait, on fait le fromage que les sœurs vendent au marché. Tenez,
là-bas, c'est l'étable et puis à côté, c'est le potager. C'est grand,
hein, tout ça, c'est grand. C'est chez vous, maintenant. Allez,
vous allez voir, elles sont gentilles, les sœurs, vraiment gentilles.
Maintenant, il faut arrêter de pleurer, parce que ça ne sert à rien
de pleurer. Plus tôt vous arrêterez, plus tôt le chagrin passera.

ORPHELINE 2, *idem.* – Eh bien oui, c'est comme ça...

ORPHELINE 3, *idem.* – Faut s'y faire...

ORPHELINE 4, *idem.* – C'est la vie...

ORPHELINE 5, *idem.* – Les quiquis...

ORPHELINE 6, *idem.* – De quoi ils sont morts, vos parents ?

Les trois frères se remettent à pleurer de plus belle.

ORPHELINE 1, à *Orpheline 6*. – Ah ça, je te jure, la délicatesse et toi, ça fait deux !

ORPHELINE 6. – Eh bien quoi ?

ORPHELINE 1. – « Eh bien quoi ? Eh bien quoi ? » Tu aurais aimé, toi, qu'on te demande : « Ils sont morts comment, tes vieux ? » quand tu es arrivée ici ?

ORPHELINE 6. – Eh bien, euh, je n'en sais rien, moi. J'étais bébé quand je suis arrivée. Ça se trouve, on me l'a demandé et puis je ne rappelle pas.

ORPHELINE 1. – Pff ! Tu parles !

ORPHELINE 2. – En même temps, peut-être que c'est bien de dire les choses comme ça, franchement...

ORPHELINE 3. – Oui, ça pose la situation, il n'y a pas de malentendu...

ORPHELINE 4. – Et puis ce qui ne te tue pas te rend plus fort.

ORPHELINE 5, *aux trois frères qui pleurent de plus belle*. – Bon, alors, ils sont morts comment, vos vieux ?

ORPHELINE 6, à *Orpheline 5*. – Non, mais ça va bien, non ?

ORPHELINE 1. – Déjà, ils ne sont pas morts, nos parents !

ORPHELINE 6, à *Orpheline 1*. – Ah, tu vois !

ORPHELINE 1. – Pff !

ORPHELINE 2, *aux frères*. – Bah, alors, qu'est-ce que vous faites là ?

ORPHELINE 3. – Eh bien, oui, parce que d'habitude, les orphelins...

ORPHELINE 4. – En général...

ORPHELINE 5. – C'est fait pour les orphelins...

ORPHELIN 2. – Ils ne sont pas morts, ils sont partis!

ORPHELIN 3. – Ils sont partis en Amérique!

ORPHELINE 1. – En Amérique? Qu'est-ce qu'ils sont allés faire en Amérique?

ORPHELIN 1. – Ils sont partis faire fortune!

ORPHELIN 2. – Et quand ils seront riches, ils nous feront venir!

ORPHELIN 3. – On traversera l'océan et on sera tous réunis!

ORPHELIN 1. – On aura un ranch avec des tas de chevaux, et puis des forêts, et puis des vignes, et puis des mines d'or...

ORPHELIN 2. – Et on aura chacun une carabine, un revolver, un foulard, des bottes pointues...

ORPHELIN 3. – Oui! Oui! Et puis moi, moi, j'aurai un harmonica!

ORPHELIN 1. – Oui!

ORPHELINE 6. – Un harmonica? Ah, oui... L'Amérique, quoi.

ORPHELINE 2. – Ça fait loin, l'Amérique, ça fait loin...

ORPHELINE 3. – Un sacré grand voyage...

ORPHELINE 4. – Un très long voyage...

ORPHELINE 5. – Le plus long de tous les voyages...

ORPHELINE 1. – Oui... Bon, eh bien, en attendant que vous partiez pour l'Amérique, si on vous emmenait visiter les dortoirs?

Et puis, tiens, en chemin, on va vous apprendre notre petite chanson. Ça fait comme ça...

LES ORPHELINES & LES ORPHELINS, *sur un air populaire et entraînant.* –

♪ C'est nous, c'est nous les orphelins,
Les pauvres gosses du destin,
Les mal-aimés, les clandestins
Jetés par-dessus les moulins! (*bis*)

C'est nous, c'est nous les orphelins,
Jamais invités au festin.
Mais on n'est pas des plaisantins,
On est mêm' sacrément malins! (*bis*)

C'est nous, c'est nous les orphelins,
Faut pas nous prendr' pour des crétins,
On l'aura, not' part de gratin,
Quitte à la piquer au châ't'lain! (*ter*) †

3

AMPOULADE

Entrée d'Eugénie, au moment où les orphelins sont sur le point de sortir.

EUGÉNIE, *pour elle-même.* – Quelle chanson exquise et délicateuse! Je n'ai pas tout saisi des paroles, lesquelles à coup sûr doivent être subtiles et gorgées de grande espérance, mais cet air, cet enthousiasme! Ah, que l'œuvre charitable de sœur Philomène est digne d'admiration! (*À Orpheline 1.*) Ma chère enfant, pardon d'interrompre la roborative antienne dont vos congénères

et vous-même vous faites les talentueux intèrètes, mais je vous supplie de bien vouloir avoir céans la bonté de prévenir sœur Philomène du Sacrifice qu'une sienne amie la prie de lui accorder la faveur d'une audience. (*Aucun des enfants n'a rien compris. Un temps.*) Courez vite prévenir sœur Philomène que je souhaite la voir. Merci, mon enfant. (*Orpheline 1 acquiesce. Les enfants sortent.*) Braves petits, charmants angelots ! Viens, Sultan, je te mène à l'écurie qui se trouve à l'arrière de cette auguste bâtisse.

Eugénie sort en fredonnant l'air des Orphelins.

4

TOUT UN FROMAGE

Dans l'orphelinat, sœur Marie de la Consommation tâche de composer le tableau qui servira d'étiquette pour le fromage fabriqué et commercialisé par l'orphelinat. Jacquot, le factotum, lui sert de modèle, posant, un fromage à la main et un sourire aux lèvres. Entrent sœur Marie de la Résurrection et sœur Marie de la Conception, en pleine conversation sur le nom que devrait porter le fromage dans le commerce.

MARIE DE LA CONCEPTION. – Non, non, sœur Marie de la Résurrection, non, non !

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Comment, non ? Mais pourquoi ?

MARIE DE LA CONCEPTION. – Ce n'est pas du tout adapté.

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Pas du tout adapté? Eh bien, comment voulez-vous l'appeler?

MARIE DE LA CONCEPTION. – Je ne sais pas, je ne sais pas... Un nom... Un nom plus... Un nom plus fleuri.

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Un nom plus fleuri? Mais enfin, sœur Marie de la Conception, vous l'avez goûté?

MARIE DE LA CONCEPTION. – Mais oui, mais oui...

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Vous l'avez senti?

MARIE DE LA CONCEPTION. – Oui, oui...

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Honnêtement...

MARIE DE LA CONCEPTION. – Oui, oui...

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – On ne peut pas l'appeler « Pâquerette » ou « Fleur des champs » ou « Violette des prés »...

MARIE DE LA CONCEPTION. – Oui, bon, d'accord, bien sûr. Mais là, quand même, là, non.

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Eh quoi?

MARIE DE LA CONCEPTION. – « Le Jacquot »!

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Eh bien quoi?

MARIE DE LA CONCEPTION. – « Le Jacquot », enfin, sœur Marie de la Résurrection, nous sommes une institution religieuse. « Le Jacquot », c'est... C'est impossible!

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Impossible? Et pourquoi?

MARIE DE LA CONCEPTION. – C'est tout à fait déplacé.

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – « Le Jacquot », « Le Jacquot »... Jacques ! Jacques n'était-il pas un des apôtres de notre Seigneur ?

MARIE DE LA CONCEPTION. – Sœur Marie de la Résurrection, vous n'êtes pas sérieuse. Vous n'allez pas essayer de me faire croire que vous pensiez à Jacques de Zébédée, compagnon de Jésus, quand vous avez imaginé nommer notre nouveau fromage « Le Jacquot » ?

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Eh bien...

MARIE DE LA CONCEPTION. – Vous pensiez à Jacquot, notre Jacquot, le jardinier. Et vous y pensiez parce que Jacquot, notre Jacquot, a une odeur corporelle — comment dire ?

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Puissante ?

MARIE DE LA CONCEPTION. – Oui, voilà, puissante. Mais en tant qu'institution religieuse, nous ne pouvons déceimment pas baptiser notre nouveau fromage du nom de notre jardinier au prétexte que notre fromage sent comme notre jardinier ou inversement.

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Ah... Ah, c'est ennuyeux.

MARIE DE LA CONCEPTION. – Mais non, mais non, ce n'est pas ennuyeux, nous allons trouver un autre nom et voilà tout.

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – C'est-à-dire que j'ai d'ores et déjà demandé à sœur Marie de la...

MARIE DE LA CONCEPTION, *sans entendre Marie de la Résurrection, avisant sœur Marie de la Consommation affairée à son chevalet*. – Ah, tenez, voilà sœur Marie de la Consommation. C'est l'artiste de notre communauté. Allons lui demander conseil.

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Euh, oui, mais...

MARIE DE LA CONCEPTION, *s'approchant de sœur Marie de la Consomption*. – Sœur Marie de la Consomption, cela tombe bien que vous soyez là. Sœur Marie de la Résurrection et moi-même affrontons un bien singulier dilemme et nous avons besoin de vos... (*Découvrant la toile et son sujet, effrayée.*) Ah! Ah! Mais qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est?

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Ma sœur, c'est ce que j'essayais de vous dire. J'ai demandé à sœur Marie de la Consomption de peindre l'illustration pour l'étiquette du « Jacquot » — enfin, de notre fromage. Et c'est...

MARIE DE LA CONCEPTION, *atterrée*. – C'est... C'est... C'est...

MARIE DE LA CONSOMPTION. – C'est Jacquot.

MARIE DE LA CONCEPTION. – C'est notre Jacquot?

MARIE DE LA CONSOMPTION. – Eh bien, oui. Vous ne le reconnaissez pas?

MARIE DE LA CONCEPTION. – C'est-à-dire...

MARIE DE LA CONSOMPTION. – Je peins d'après la nature, moi. J'observe et puis je peins. C'est ma méthode. Comme Chardin.

MARIE DE LA CONCEPTION. – Comme Chardin? Et là, qu'est-ce que c'est, là?

MARIE DE LA CONSOMPTION. – C'est « Le Jacquot ».

MARIE DE LA CONCEPTION. – Blanc, comme ça?

MARIE DE LA CONSOMPTION. – Non, le fromage. Le blanc, c'est le fromage. Les autres couleurs, là, le rouge, le violet, le vert, le marron, c'est Le Jacquot. L'autre.

MARIE DE LA CONCEPTION. – Et là, c'est quoi ?

MARIE DE LA CONSOMPTION. – Les mouches.

MARIE DE LA CONCEPTION. – Les mouches ?

MARIE DE LA CONSOMPTION. – Je vous l'ai dit, sœur Marie de la Conception, je peins d'après nature.

MARIE DE LA CONCEPTION, *pour elle-même*. – Comme Chardin...

Entre Le Jacquot, environné de mouches bourdonnantes, tenant un fromage à portée de sa bouche, un sourire forcé aux lèvres.

LE JACQUOT, *en gardant la pose, à Marie de la Consommation*. – Est-ce ce que je dois encore garder la pose, ma sœur ?

MARIE DE LA CONSOMPTION, *au Jacquot*. – Non, Jacquot, merci, c'est bon.

LE JACQUOT. – Je peux regarder ?

MARIE DE LA CONSOMPTION. – Non, non ! Pas encore ! Pas encore ! Reste où tu es ! Reste où tu es ! (*En aparté, à sœur Marie de la Conception et sœur Marie de la Résurrection.*) C'est préférable.

LE JACQUOT. – Bon, eh bien, si vous n'avez plus besoin de moi, je m'en vas m'occuper des cochons.

MARIE DE LA CONSOMPTION. – C'est ça, Jacquot.

LE JACQUOT. – Et puis tantôt, vous me montrerez mon portrait, hein, ma sœur ?

MARIE DE LA CONSOMPTION. – Oui, oui, Jacquot, tantôt.

LE JACQUOT, *pour lui-même*. – Un portrait. Mon portrait. Ah, c'est le début de quelque chose...

Le Jacquot sort, emportant ses mouches, son odeur et son fromage.

MARIE DE LA CONCEPTION, *regardant le tableau, atterrée*. – Seigneur...

MARIE DE LA RÉSURRECTION, *se méprenant sur le sens du commentaire de Marie de la Conception, enthousiaste*. – N'est-ce pas, hein ? C'est criant de vérité.

MARIE DE LA CONCEPTION, *pour elle-même*. – Hélas...

5

BRISE MELLIFLUE

Entre sœur Philomène du Sacrifice.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE, *découvrant le tableau*. – Ah ! Ah ! Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

MARIE DE LA RÉSURRECTION. – Ah, sœur Philomène du Sacrifice, vous tombez bien ! Voici, la future étiquette de notre nouveau fromage.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Non ?

MARIE DE LA RÉSURRECTION, *enthousiaste*. – Si !

MARIE DE LE CONCEPTION, *atterrée*. – Si.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Bon. Nous verrons ça plus tard. En attendant, débarrassez-moi le plancher. Je dois m'entretenir sur-le-champ avec notre bienfaitrice. (*Les trois autres sœur se signent.*) Allez, ouste ! Et pour l'amour de Dieu, ouvrez-moi les fenêtres en grand avant de partir ! (*Les trois autres sœurs sortent. S'affairant à recevoir l'impératrice.*) Quelle idée de se lancer dans la fabrication de fromage ! Le miel, voilà ce qu'il fallait, le miel. Bonbons au miel, bougies au miel, savon au miel, n'importe quoi. Mais du fromage ! Il est vrai cependant que sœur Marie de la Consommation réagit vivement aux piqûres d'abeilles, au point de tripler de volume si d'aventure et par malheur une butineuse vient lui percer l'épiderme de son dard affûté. Le danger est bien moins important avec les vaches, leurs piqûres sont inoffensives. Notre communauté n'est pas si grande que nous puissions courir le risque de perdre ne serait-ce qu'une seule d'entre nous. Surtout d'un triplement de volume, mort bien ridicule en vérité... En attendant, je suis bien aise de revoir notre bienfaitrice, même si le caractère inopiné et, disons-le, secret de sa visite ne laisse pas de m'inquiéter. (*À Dieu.*) Ah, je vous jure, Seigneur, l'heure n'est pas à la discrétion. Pardon. Mais c'est vrai. Les temps sont durs, plus durs que jamais. L'insatiable rapacité des riches précipite chaque jour des centaines de famille dans la misère la plus noire. Jamais encore, hélas, notre institution n'avait accueilli en son sein autant de petits malheureux. (*À Dieu.*) Il y a du travail. Et je crains fort que ce nouveau fromage ne nous apporte pas les sommes nécessaires à leur entretien et leur éducation. (*Aérant.*) Quelle infection ! Nom de Dieu, quelle infection ! (*À Dieu, se signant.*) Pardon.

6
INTERVISTA

Entre Eugénie.

EUGÉNIE. – Eh bien, sœur Philomène du Sacrifice, l'on jure ?

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Ah ! Votre altesse !

Philomène du Sacrifice se jette aux pieds d'Eugénie.

EUGÉNIE. – Allons, allons, sœur Philomène, je vous en prie, relevez-vous. Nous sommes amies.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE, *se relevant.* – C'est vrai, votre altesse, vous avez raison. (*Montrant une bouteille de vin.*) J'ai pris la liberté de...

EUGÉNIE. – Voilà qui est mieux.

Sœur Philomène emplit deux verres.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Bodegas de Marqués de Riscal.

EUGÉNIE. – Le vin du pensionnat !

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Les plus belles années.

EUGÉNIE. – Quelle attention délicate ! Je vous reconnais bien là. Soucieuse d'autrui, le cœur sur la main, l'âme généreuse.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Un simple effet de ma nostalgie.

EUGÉNIE, *un brin nostalgique.* – Le duc de Montéjido del Sol y del Plata del Grand' Azur del Fuego y del Cuore de Jesus nous en faisait livrer de pleins tonneaux...

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Nous le buvions en cachette dans l'orangerie, vous vous souvenez? (♩ Eugénie entonne El paño moruno. ♪) Le duc vous vouait un culte, votre altesse.

EUGÉNIE. – Il ne jurait que par vos yeux de braise...

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Il était fort âgé...

EUGÉNIE. – Au point d'en mourir.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – À sa mémoire.

EUGÉNIE. – Au duc.

Elles boivent.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Je gage, votre altesse, que vous n'êtes pas ici pour le plaisir de boire du vin de notre jeunesse.

EUGÉNIE. – Non, hélas. Je viens tenter de conjurer le sort funeste que mon auguste époux, fort mal avisé, entend faire subir à votre belle vallée.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Le captage des eaux du Surmelin?

EUGÉNIE. – C'est cela.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Sort funeste, en effet, qui nous est promis.

EUGÉNIE. – Je cherche le moyen de le dissuader.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Lui avez-vous peint l'épouvante qu'entraînerait une telle décision? La ruine des fermiers, celle des meuniers, la fermeture des scieries, la mort des villages, celle de l'orphelinat?

EUGÉNIE. – Sans lui épargner aucun détail.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Eh bien ?

EUGÉNIE. – Il reste sourd. Ou bien aveugle. Ou bien les deux.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Mais comment cela se fait-il ?

EUGÉNIE. – Depuis l'attentat, il n'est plus le même. Il est faible et divagant. Il a l'esprit tout embrumé. Il ne songe plus qu'à chanter. Si bien que cet opéra, ce palais Garnier qu'il faisait bâtir en mon honneur, est devenu sa seconde demeure. Il y passe la moitié de son temps, à hululer comme un hibou. Trois chefs de chœur ont déjà jeté l'éponge et les choristes se font porter pâle les uns après les autres.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Parce qu'il n'est pas bon chanteur ?

EUGÉNIE. – Ah... (*Philomène du Sacrifice console Eugénie en lui enlaçant les épaules.*) Mais qu'importe ? Le drame, c'est que profitant de sa faiblesse, les ennemis de la concorde et du bien public lui farcissent l'esprit de théories aberrantes.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Lesquelles ?

EUGÉNIE. – La plus invraisemblable d'entre elles s'appelle la... La théorie du ruissellement.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Ah oui ! N'est-ce pas cette théorie qui voudrait qu'en laissant les riches décider de tout et tout accaparer, il en résulterait nécessairement le bien du plus grand nombre ?

EUGÉNIE. – C'est cela.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Ou comment, en déshabillant Pierre, Paul, Zacharie, Julien et qui sais-je encore pour habiller

Jacques, l'on espère que tout le monde sera chaudement vêtu à l'approche de l'hiver. Comment peut-on prêter foi à de pareilles sottises? Notre époque est affreuse où la bêtise le dispute au cynisme. C'est le règne des rapaces et des imbéciles, l'empire des brigands, le triomphe du pire et de l'exécrable... (*Eugénie toussoie.*) Une bien triste époque.

Philomène du Sacrifice emplit les verres à nouveau.

EUGÉNIE. – Bien triste, oui, sœur Philomène, et les eaux de votre vallée n'échappent pas à ces théoriciens démentiels. Ils prétendent en effet qu'en les détournant vers Paris pour faire de la capitale une ville hygiénique et richissime, la splendeur en rejaillira sur vous. En vérité...

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – En vérité, ce qui est à l'œuvre, c'est que quelques aigrefins profitent déjà de l'aubaine pour mettre le peu d'eau qu'il va rester en coupe réglée et racheter à bas prix les fermes et les minoteries, jetant sur le pavé des routes des malheureux par centaines! (*Montrant l'orphelinat.*) Et voyez le résultat! Sans votre générosité, votre altesse... Il faut agir!

EUGÉNIE. – Mais comment?

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – L'empereur, votre époux, doit retrouver ses esprits, sortir de sa torpeur, retrouver la raison, chasser les marchands du temple.

EUGÉNIE. – Mais comment?

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Nous trouverons un moyen! Il y a forcément un moyen.

EUGÉNIE. – Vous croyez? Je ne sais plus à quel saint me vouer...

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Les avez-vous tous sollicités?

EUGÉNIE. – Pour autant que je les connais tous.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Saint Jacques ?

EUGÉNIE. – Oui.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Saint Paul ?

EUGÉNIE. – Bien sûr.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Saint Martin ?

EUGÉNIE. – Naturellement.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Saint Antoine ?

EUGÉNIE. – Le premier.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Saint Boniface de Bruxelles ?

EUGÉNIE. – Eh bien...

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Saint Druon de Sebourg ?

EUGÉNIE. – C'est possible...

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Saint Gilbert de Neuffonts ?

EUGÉNIE. – À vrai dire...

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Saint Callimero ?

EUGÉNIE. – Peut-être en ai-je oublié quelques-uns. Mais quoi qu'il en soit, sœur Philomène, je suis un peu perdue.

PHILOMÈNE DU SACRIFICE. – Oui, c'est vrai, ça fait une sacrée tripotée. (*À Dieu.*) Pardon. (*À Eugénie.*) Mais allons, pas de découragement. Nous allons trouver. Nous allons trouver le moyen de sortir votre impérial époux de son hébétude antisociale !

EUGÉNIE. – Vous croyez, sœur Philomène, vous croyez ? Ma Fifi, tu crois ?

PHILOMÈNE DU SACRIFICE, *en emplissant les verres encore une fois.* – Si je crois, votre altesse ? Bien sûr que je le crois, ma Gégé !

Elles s'étreignent, vident le fond de la bouteille, sortent

7

INTERMÈDE PITTORESQUE

Entre Le Jacquot.

LE JACQUOT, *pour lui-même.* – Oui, c'est le début de quelque chose, d'une grande carrière, je le sens. Oui, voilà, c'est ça, je le sens. Le parfum de la gloire. Devant moi, Jacquot, simple jardinier, s'ouvrent les portes de la renommée. Car si les sœurs Marie de la Conception et de la Consommation m'ont choisi pour leur peinture, c'est que quelque chose dans mon visage, ou bien dans ma carrure, leur aura rappelé les canons de la beauté classique. Adonis... Apollon... Hermès... Saint Sébastien, criblé de flèches... Saint Georges pourfendant le dragon... Et je me vois déjà sous couvert d'anonymat me glisser dans la foule des visiteurs au musée du Louvre et les écouter louer ma plastique : « Quel est ce bel éphèbe gracile ? Quelle splendeur ! Et quelle puissance ! » Ô, il me tarde, comme il me tarde ! Mais pour l'heure, allons traire les vaches.

Il sort.

DESCENTE DE BAIN

Le rideau s'ouvre sur un intérieur. Rastagnac est installé dans une baignoire au milieu de la scène. Il chante un air d'opéra dans son bain, Di provenza il mar il suol.

RASTAGNAC. – Odon !

ODON. – Monsieur ?

RASTAGNAC. – Vous aimez Verdi ?

ODON. – Bien sûr, monsieur.

RASTAGNAC. – La Traviata ! Quelle beauté !

ODON, *en aparté*. – Pff...

RASTAGNAC. – Vous n'aimez pas, n'est-ce pas ?

ODON. – Non, monsieur.

RASTAGNAC. – Je le savais ! Vous préférez Wagner.

ODON. – En effet, monsieur !

RASTAGNAC. – Eh bien, je vous en prie, Odon ! Chantez, puisque cet insupportable Prussien vous inspire. L'air de votre choix. (*Odon fredonne la chevauchée des Walkiries. En vain. Rastagnac le reprend à gorge déployée.*) Frottez ! Plus fort, Odon ! Là ! Mais quel imbécile ! Ah, mais ça suffit ! Rincez-moi, maintenant !

ODON. – Tout de suite, monsieur ! (*Il verse une cruche d'eau sur la tête de Rastagnac. En aparté.*) Fesses molles ! Pachyderme !

RASTAGNAC. – Qu'est-ce que vous dites ?

ODON. – Je disais vous avez la peau ferme !

RASTAGNAC. – Je tiens cela de mon père ! Il a su me tanner le cuir...

ODON, *en aparté*. – Une vraie peau de vache.

RASTAGNAC. – Pardon ?

ODON. – Ah, oui, la cravache.

RASTAGNAC. – Oui, la cravache, la cravache de papa. Ça, il m'a dressé !

ODON, *en aparté*. – Pauvre andouille.

RASTAGNAC. – Pardon ?

ODON. – Euh, je vous chatouille.

RASTAGNAC. – Euh non, pas du tout. (*À propos de l'eau.*) Vous savez ce que c'est, Odon ?

ODON. – De l'eau, monsieur ?

RASTAGNAC. – Non ! Non, Odon ! Non, mon brave Odon ! C'est ma fortune ! C'est de l'or ! La prospérité ! Le pouvoir !

*Odon lui ramène une sortie de bain et la passe à Rastagnac.
Rastagnac sort du bain et Odon commence à lui sécher les cheveux.*

ODON. – Si vous le dites, monsieur !

RASTAGNAC. – Voulez-vous me faire plaisir, Odon ?

ODON. – Bien sûr, monsieur le préfet.

RASTAGNAC. – Énumérez ! Allez-y !

ODON. – Huit moulins, deux tanneries, une scierie, une bonneterie, quarante-deux hectares de vignes, six cent dix-sept de bois, quatre cent cinquante-trois de terres...

RASTAGNAC. – Quatre cent soixante-quinze ! Je viens tout juste de racheter la ferme et les terres de cet incapable de Duvauchelle. Rappelez-moi de le renvoyer dans les plus brefs délais ! Un paysan avec un pied-bot ! Cela m'a coûté plus cher que votre ferme, Odon ! Il n'avait pas volé de pain, lui ! Il n'était pas menacé d'être envoyé au bagne ! Les galères, Odon !

ODON. – Oui, monsieur le préfet, les galères...

RASTAGNAC. – Vous l'avez échappé belle. Grâce à moi.

ODON. – Oui, monsieur le préfet, merci encore, monsieur le préfet.

RASTAGNAC. – D'ailleurs, comment va votre famille ? Ah oui ! Vous ne les voyez plus. Au moins, ils mangent à leur faim aujourd'hui. Si je n'avais pas été là...

ODON. – Oui, monsieur le préfet, merci encore, monsieur le préfet. (*Reprenant l'énumération.*) Je reprends ? Quatre cent soixante-quinze de terres donc, une verrerie, une usine de clous, douze fermes – pardon, treize –, deux distilleries... Je continue, monsieur ?

RASTAGNAC. – Non. Merci, Odon.

ODON. – À votre service, monsieur le préfet... Je peux poser une question à monsieur ?

RASTAGNAC. – Faites, Odon, faites !

ODON. – Comment monsieur compte-t-il changer l'eau en or ?

RASTAGNAC. – Ah, Odon! Ah, ah! L'alchimie sera des plus simples! Bientôt, cette vallée sera asséchée! D'ici peu, l'eau du Surmelin coulera sur la peau et dans le gosier des Parisiens. Et qui? Qui vendra de l'eau à ces misérables rustres, ces buveurs de piquette, ces paysans pouilleux? Hein? Qui?

ODON. – Vous, monsieur le préfet Rastagnac?

RASTAGNAC. – Je leur vendrais chaque millilitre au prix fort et ils paieront sans coup férir! Ils paieront pour travailler! Ils paieront pour vivre...

ODON. – Je comprends, monsieur.

Rastagnac passe derrière un paravent et s'habille.

RASTAGNAC. – Je sais, Odon, vous vous dites: « Il possède déjà les deux tiers de la vallée. Il nomme, il régleme, il octroie, il révoque, il renvoie, il administre un département entier... », Mais cela n'est pas assez, Odon. Cela ne me suffit plus, Odon... (*Il sort torse nu.*) Il me faut un territoire plus grand encore. Il me faut un empire!

Odon passe une chemise à Rastagnac.

ODON. – Il sera bientôt là...

RASTAGNAC. – L'Empereur! Le Prince de Hollande, le neveu, l'exilé, le président... « Ce crétin que nous mènerons! » Oh, ici il arrive conquérant et confiant, certain de son fait, de la légitimité de sa décision...

ODON. – La colère couve, vous la laissez s'exprimer. Une révolte lors d'une sortie anodine en province, un chahut mal contrôlé, une émeute imprévue... Et, hélas, l'empereur...

Rastagnac sourit.

RASTAGNAC. – Non, Odon. Vous me prêtez là un complotisme simpliste et grossier. Je ne m’y risquerais pas et cela ruinerait mes projets. Non, ma stratégie, ma feinte, est bien plus habile, bien plus élaborée.

ODON. – Le poison ?

RASTAGNAC. – Pire ! Une femme !

ODON. – Non ?

RASTAGNAC. – La séduction.

ODON. – Non ?

RASTAGNAC. – La première dame de ce pays.

ODON. – Non ?

RASTAGNAC. – La gracieuse ! L’élégante ! L’impétueuse ! La subtile !

ODON. – L’impératrice ?

RASTAGNAC. – Eugénie de Montijo !

ODON. – Mais, monsieur, mais comment... ?

RASTAGNAC. – Je sais, Odon, je sais ! Vous vous dites : « Quelle idée de génie ! » Je ne vous le fais pas dire ! Alors, j’accéderai aux secrets de l’état, je ferai vaciller l’empire et je n’aurai plus qu’à renvoyer en exil ce monarque d’opérette ! (*Odon parfume Rastagnac.*) Alors ?

ODON. – Parfait, monsieur !

RASTAGNAC. – Merci, Odon, merci ! Je compte sur votre discrétion, Odon. Comment se porte votre cadette, la petite Odette ?

(*Un temps.*) Il est temps à présent d'accueillir L'empereur... Et sa chère et tendre épouse.

Il sort suivi de Odon.

9

VEILLÉE D'ARMES

La Fantine est installée à table, elle dénoyaute des cerises. Elle fredonne tout en travaillant. Sa fille Charlotte entre, un plat à la main couvert d'un tissu et le pose sur la table.

CHARLOTTE. – Et voilà !

LA FANTINE. – Elle va être bonne cette tarte ! (*Soulevant le tissu et regardant la pâte brisée.*) Parfait, ma fille ! Parfait ! Et puis, regarde comme elles sont belles, ces cerises ! C'est celles du verger du père Barret. Il sait en prendre soin de ses cerisiers ! Quand les branches sont lourdes, chargées de guignes à en caresser l'herbe, il les soulage avec de grandes perches ! Il leur met des béquilles, qu'il dit ! Il est généreux le père Barret... C'est un bonhomme généreux, lui... Un bonhomme, quoi... Tu vois, Charlotte, j'aurais mille choses à te dire sur les bonshommes ! Qu'il faut s'en méfier, mais aussi les aimer ! Qu'ils sont courageux et parfois fragiles ! Qu'ils aiment parler fort, mais qu'eux aussi ont des secrets ! Ce qui compte, c'est qu'ils soient là ! Présents ! Et généreux... Pas « des » qui se faufilent pour échapper à tout... Parce qu'ils sont où, hein ? Ils sont où à cette heure, les Philistin et consort ? Hier encore, on les entendait s'égosiller : « Jamais ils n'auront notre eau ! On va le recevoir, nous, l'empereur ! Il ne nous fait pas peur ! On va lui dire les yeux dans les yeux ! Ils

n'ont qu'à creuser des puits à Paris! Sans eau, on est mort. Alors, on se battra s'il le faut! » Tout ça en buvant du vin jusqu'à plus soif... Ils se sont tapés dans le dos, se sont promis la victoire et sont repartis en chantant! Seulement, aujourd'hui, tu les vois, Charlotte? Tu les vois, les bonshommes? Tu en as vu ne serait-ce qu'un seul? Non! Personne! Par contre, il y en a un qui est bien présent! C'est Rastagnac! Et il n'est pas venu seul, lui! Un bataillon de gendarmes entier, tout frais, tout droit arrivé de Paris! Et il va nous raconter une belle histoire, comme ce vieux pandour d'Adolphe Thiers! On va finir comme ces pauvres canuts lyonnais! Un vrai bain de sang!

Georgette et Justine entrent.

GEORGETTE. – Il y en a partout!

JUSTINE. – De la rue de la Folie jusqu'au lavoir du centre!

GEORGETTE. – Dans de beaux uniformes, comme des petits soldats de plomb!

JUSTINE. – Ils attendent bien sagement!

LA FANTINE. – Tu vois qu'est ce que j'avais dit! Ah, il sait recevoir, Rastagnac!

GEORGETTE. – Moi, ils ne me font pas peur! Si j'ai des choses à dire, ce n'est pas un gendarme qui m'en empêchera!

JUSTINE. – Mon Gustave, il a dit que l'empereur c'était un homme bien, qu'il allait nous écouter!

LA FANTINE. – Ah, tu crois ça? En attendant, il est où, ton Gustave? Et tous les autres, ils sont où? Ah, la belle idée! « Demain, tous chez La Fantine! Tous unis pour dire ce qu'on en pense de leur projet! Ils vont voir de quel bois on se chauffe! »

Eh bien, moi, j'ai l'impression que le feu ne prend pas, si tu veux mon avis ! Les braises vont vite s'éteindre !

Rose et Appoline arrivent, suivies des deux sœurs Amaranthe et Henriette.

ROSE. – Excusez-nous du retard, on a dû faire un détour ! Les gendarmes nous ont dit que l'empereur et l'impératrice Eugénie arrivaient dans deux heures !

APPOLINE. – La réunion est déjà terminée ?

LA FANTINE. – Penses-tu ! On a même pas commencé ! Tu n'as pas l'impression qu'il en manque quelques-uns ?

APPOLINE. – Ah, les bonshommes ! Toujours prêts à boire un coup et à refaire le monde, mais quand il s'agit de passer à l'action, il n'y a plus personne !

AMARANTE. – Ils sont peut-être à la moisson !

HENRIETTE. – Oui, voilà à la moisson ! Ils ont la vie rude !

APPOLINE. – Qu'est-ce que vous y connaissez vous, aux bonshommes, les sœurs Bernard ? Vous n'avez pas été fichues d'en garder un ! Ni même d'en trouver un, d'ailleurs !

AMARANTE. – C'était un choix !

HENRIETTE. – Oui, voilà ! Un choix !

ROSE. – Avec tous ces gendarmes, vous allez peut-être trouver ! *(Imitant un gendarme.)* « Bonjour, mesdemoiselles ! Voulez-vous tâter la moustache d'un bel officier ? »

Rire général. Le brigadier César Lacaille entre au même moment.

LACAILLE. – Bonjour, mesdames! Mesdemoiselles! Pouvez-vous accueillir de valeureux gendarmes dans votre auberge, le temps de se désaltérer?

LA FANTINE. – Mais bien sûr...

LACAILLE. – Maréchal des logis, brigadier-chef! Nous avons une table!

Bourgeois et Barjeton entrent.

BOURGEOIS. – Bien le bonjour, mesdames!

BARJETON. – Bonjour, mesdames!

Les gendarmes s'installent. Les femmes semblent paralysées, sauf Appoline et La Fantine. Cette dernière apporte une cruche de vin et trois verres. Elle est distante et pose les verres avec autorité. Les femmes observent la scène.

BOURGEOIS. – Merci! Tiens, Barjeton, remplis nos verres!

LACAILLE, *levant son verre*. – À l'empereur!

BOURGEOIS ET BARJETON. – À l'Empire!

Ils boivent.

BARJETON. – Bon, allez, on file, sinon le capitaine va nous chercher! Et s'il nous trouve ici, on va se faire engueuler!

LACAILLE. – Attends, Barjeton! Attends! Alors, maréchal des logis, vous étiez presque à la fin de votre histoire!

BOURGEOIS. – Ah oui! Alors voilà! Les portes ont cédé! Nous sommes enfin dans la tour! Les zouaves avancent! Les Russes reculent! Quelques pas nous séparent du sommet! L'ennemi résiste, mais nous progressons! Le combat est rugueux! Pour

chaque étage gagné, combien de camarades morts ou mutilés ? Les derniers soldats russes se rendent ! La tour de Malakoff est à nous ! Les baïonnettes sont à peine rangées lorsque le général Mac Mahon arrive ! Il s'avance, se hisse au sommet de la tour, contemple le paysage et d'un geste franc plante son épée ! Vlan ! Son second s'avance à son tour et tend à Mac Mahon le fanion de la première division française ! Vlan !

LACAILLE. – Et c'est là qu'il dit...

BARJETON. – Non, ce n'est pas là !

LACAILLE. – Ah bon ? Vous y étiez aussi ?

BARJETON. – Non, mais j'ai entendu cette histoire cent fois ! Il faut y aller maintenant...

BOURGEOIS. – Non, Lacaille ! C'est lorsqu'un de ces officiers *rosbeef* a demandé à Mac Mahon de quitter la tour parce qu'elle était minée qu'il a prononcé le fameux : « J'y suis, j'y reste ! »

LACAILLE. – Quel courage ! Quelle audace !

BARJETON. – Tu parles !

BOURGEOIS. – Ah oui, parce que quand il disait « Je », il parlait surtout de nous ! Lui, il est redescendu dans la minute pour rejoindre son campement... Au chaud, le général !

BARJETON. – Bon, on y va cette fois, sinon le capitaine...

LACAILLE. – Quelle chance tout de même vous avez eue, maréchal, de côtoyer ce grand homme lors de cette grande bataille !

BOURGEOIS. – Oh, tu sais, il n'était pas là pendant l'assaut ! Il ne voulait pas finir comme le colonel Brancion huit jours avant ! Il avait compris la leçon !

LACAILLE. – Tout de même, maréchal des logis, ça doit vous faire drôle ! Passer de la guerre de Crimée au maintien de l'ordre dans une petite bourgade !

BARJETON. – Bon, faut pas tarder, sinon...

BOURGEOIS. – Ça me repose, brigadier ! Ça me repose ! Au moins ici, la tactique est simple ! Rastagnac a été clair ! Dès que les villageois arrivent, on les encercle par petits groupes et, s'ils se manifestent, on sort les bâtons et on cogne ! C'est simple, mais efficace !

Le capitaine entre. Les trois gendarmes se lèvent et saluent.

BOURGEOIS. – Mon capitaine !

LE CAPITAINE. – Eh bien ! On se la coule douce ! Bande de tire-au-flanc !

BOURGEOIS. – Du tout, mon capitaine ! C'est Barjeton ! Il était tout pâle !

BARJETON. – Mais !

LACAILLE. – Il ne se sentait pas bien !

BARJETON. – Mais !

BOURGEOIS. – Le soleil, sûrement !

BARJETON. – Mais non, mais !

LACAILLE. – Il était comme qui dirait déshydraté !

BARJETON. – Mais !

BOURGEOIS. – Alors on l’a accompagné, au cas où...

BARJETON. – Mais!

BOURGEOIS. – Allons, brigadier, vous avez assez bu. Alors, en route!

Barjeton, Lacaille et Bourgeois sortent.

LE CAPITAINE, *saluant les femmes*. – Mesdames, bonne journée!

Il sort.

APPOLINE, *imitant le C^{ne} Pierret*. – Mesdames! Bonne journée!

LA FANTINE. – Alors qu’est-ce que je vous disais!

AMARANTHE. – Ah oui! Ils sont charmants! Et propres sur eux!

HENRIETTE. – Oui, voilà! Propres sur eux et charmants!

GEORGETTE. – Ben voyons! Vous croyez vraiment qu’ils seront charmants tout à l’heure!

APPOLINE. – « Permettez, mesdames, que j’écrase sur vos jolis minois ce morceau de bois contondant! »

JUSTINE. – « Mais faites gendarme! Faites! Vous êtes tellement charmant! »

GEORGETTE. – « Et propre sur vous! »

LA FANTINE, *s’emparant d’une grosse cuillère*. – Croyez-moi! Ils n’hésiteront pas une seconde! Ils vont se faufiler...

APPOLINE. – Nous séparer...

GEORGETTE. – Nous encercler...

JUSTINE. – Chacun son petit groupe...

ROSE. – Prêt à intervenir!

LA FANTINE. – Et le premier qui l'ouvrira...

APPOLINE, GEORGETTE, JUSTINE, ROSE, LA FANTINE, *mirant les coups de bâton sur Amaranthe et Henriette.* – Tac! Tac! Tac! Tac! Tac!

AMARANTHE ET HENRIETTE. – Arrêtez! Arrêtez!

Bourgeois et Lacaille entrent. Ils observent quelques secondes la scène. Les femmes s'arrêtent net.

BOURGEOIS. – Tout va bien, mesdames?

LA FANTINE. – Très bien! Très très bien...

GEORGETTE. – Nous nous exerçons! Nous nous préparons pour...

APPOLINE. – Pour une petite soyotte!

LACAILLE. – Une soyotte?

LA FANTINE. – Oui, une soyotte champenoise! Une petite danse!

JUSTINE. – En l'honneur de l'empereur et de l'impératrice!

LACAILLE. – Ah vraiment? Eh bien, excusez-nous de vous avoir interrompues! Continuez! Continuez!

ROSE. – C'est que...

GEORGETTE. – Nous avons fini!

LACAILLE. – Ah, quel dommage! Voudriez-vous la rejouer pour nous?

LA FANTINE. – Eh bien...

BOURGEOIS. – S'il vous plaît, mesdames! Pour deux charmants gendarmes!

LACAILLE. – Ça nous serait bien agréable! Cela fait des heures que l'on attend dans la chaleur et la poussière!

AMARANTHE. – Les malheureux! Vous ne faites pas un métier facile!

HENRIETTE. – Oh oui ça doit pas être facile!

GEORGETTE. – Bon, eh bien...

Les deux gendarmes s'installent. Les femmes se préparent, interrogatives. Barjeton entre promptement.

BARJETON. – Mais qu'est-ce que vous faites là? Je vous cherche partout! Si le capitaine nous retrouve encore ici, on va finir à la corvée de latrines et avec une demi-solde!

BOURGEOIS. – Calme-toi, Barjeton! Nous sommes revenus régler nos verres! Et ces dames nous ont proposé gentiment d'admirer une petite danse qu'elles préparent en l'honneur de l'empereur!

LACAILLE. – N'est-ce pas mesdames?

JUSTINE. – C'est qu'on ne voudrait pas vous mettre en retard...

AMARANTHE. – Vous devez avoir des obligations!

HENRIETTE. – Oui, voilà, des obligations!

BOURGEOIS. – Mesdames, nous nous faisons un devoir de vous admirer !

LACAILLE. – Allez, Barjeton, installe-toi !

BARJETON. – Bon vite fait alors...

APPOLINE. – Mais... vous devez avoir soif ? Fantine, apportez leur donc un pichet de vin !

BARJETON. – C'est que...

GEORGETTE. – Offert par la maison !

La Fantine amène un pichet et sert les gendarmes. Elle se place avec Appoline, Rose et Georgette autour d'eux.

GEORGETTE. – Tout de même, ça ne doit pas être facile pour vous tous les jours !

APPOLINE. – Debout toute la journée ! Dans le froid ou en plein soleil !

LA FANTINE. – Des heures entières au garde-à-vous !

GEORGETTE. – Les marches interminables avec son barda sur le dos ! Sans manger ! Sans boire !

ROSE. – Sous les regards parfois hostiles !

AMARANTHE. – Oh les pauvres !

HENRIETTE. – Oh oui, les...

Justine regarde Henriette qui ne finit pas sa phrase. La Fantine ressert les gendarmes.

BARJETON. – Oh, vous savez...

GEORGETTE. – Et puis les combats !

LA FANTINE. – Le maintien de l'ordre !

BARJETON. – C'est notre métier !

APPOLINE. – Et les blessures ! C'est que vous en donnez des coups, mais vous avez dû aussi en recevoir ? Hein ?

BOURGEOIS. – Ah ça oui ! Tenez, regardez mon genou ! Écrasé sous les sabots d'un cheval russe pendant la campagne de Crimée ! Depuis il se déboîte à la moindre occasion !

AMARANTHE. – C'est dangereux les chevaux !

HENRIETTE. – Oh oui ! C'est dangereux !

JUSTINE. – Et vous, brigadier ?

BARJETON. – Moi ? Oh juste un mauvais coup, là sur le haut du crâne ! Un républicain récalcitrant !

BOURGEOIS. – Hé ! Hé ! Celui-là, il pourra plus te taper sur la tête là où il est !

ROSE. – Vous l'avez... ?

BARJETON. – Non, il est au bagne de Cayenne !

LACAILLE. – Il casse des cailloux !

Les gendarmes rient.

APPOLINE, à Lacaille. – Et vous ?

BARJETON. – Oh lui, il est tout jeune ! Il n'a rien vu, rien connu ! Juste les défilés et les prises d'armes devant les maréchaux !

LACAILLE. – Je n'ai même jamais vu l'empereur ! J'ai hâte ! C'est un modèle pour moi ! Servir l'empire ! C'est mon devoir, ma joie !

BARJETON, *se levant*. – Quelle joie! Bon, mesdames, excusez-nous, mais le devoir nous appelle!

Bourgeois et Lacaille se lèvent aussi et tous se dirigent vers la sortie.

LACAILLE. – Vide au moins ton verre! Et la politesse?

Barjeton rejoint la table et prend son verre.

BARJETON. – À la vôtre, mesdames!

Le capitaine Pierret entre au même moment.

PIERRET. – Eh bien, Barjeton! Vous soignez votre insolation pendant que vos camarades sont en exercices?

BOURGEOIS. – On vient juste de le trouver ici à l'instant mon capitaine!

BARJETON. – Mais mon capitaine...pas du tout!

PIERRET. – Quel exemple vous donnez au jeune Lacaille!

LACAILLE. – Rassurez-vous, mon capitaine, je saurai séparer le grain de l'ivraie!

BARJETON. – Mais enfin!

PIERRET. – Vous serez de corvée de latrine pendant un mois, brigadier! Mesdames, excusez cet opportun, je me charge de lui!

Pierret botte les fesses de Barjeton qui sort suivi de Lacaille et Bourgeois. Pierret se tient le dos.

PIERRET. – Aïe!

ROSE. – Un problème mon capitaine?

PIERRET. – Non, rien de grave! Souvenir d'une chute de dromadaire pendant la campagne d'Algérie! Et puis l'âge aussi! Mesdames! Mes hommages!

Il sort.

HENRIETTE. – Oh bien, quel dommage! On n'a même pas pu leur faire notre petite danse!

AMARANTHE. – Oh ben oui quel dommage!

Tout le monde les regarde.

GEORGETTE. – Alors mesdames? Voilà notre panier bien garni!

LA FANTINE. – Pour faire face à l'attaque!

ROSE. – Nous avons la tactique!

APPOLINE. – Et vlan, dans le dos!

JUSTINE. – Et paf sur la tête!

GEORGETTE. – Et boum dans le genou!

CHARLOTTE. – Et le plus jeune?

LA FANTINE. – Ah, le gamin, on va lui offrir sa première blessure de guerre! Un bel œil poché!

APPOLINE, *imitant Lacaille un œil fermé.* – Mais enfin je ne comprends pas, je ne vois que la moitié de l'empereur!

Rires.

AMARANTHE. – On ne fera pas le poids sans les hommes!

GEORGETTE. – On peut très bien s'en passer, des bonshommes !
Je suis bien placée pour le savoir ! Ça fait longtemps que je fais
sans lui ! Paix à son âme !

APPOLINE. – Ils vont apprendre qu'on est pas juste bonnes à
s'occuper des gosses et à leur servir la soupe ! Qu'on a des devoirs,
mais aussi des droits !

HENRIETTE. – Aux armes citoyennes !

AMARANTHE. – Ben Henriette qu'est ce qui t'arrive ?

HENRIETTE. – Je ne sais pas ! Mais ça m'a fait du bien !

*On entend parler depuis les coulisses. Antoinette, Marie,
Lucienne, Adèle, Lilette et Aldebert entrent.*

ANTOINETTE. – Fantine ! Dans mes bras !

LA FANTINE. – Ah, Antoinette ! Ma cousine ! Mais qu'est-ce
que tu fais là ?

Elles se tombent dans les bras.

ANTOINETTE. – On est venu pour causer à l'empereur et c'est
Aldebert qui nous a parlé de la petite réunion chez toi !

ALDEBERT. – Je me suis dit que plus on serait, plus on nous
écouterait ! Mais ils sont où, les Gustave, Philistin, Louison,
Fernand ?

ROSE. – Eh bien, justement, on se demandait !

LUCIENNE. – En tout cas, des gendarmes, ce n'est pas ce qui
manque chez vous ! On dirait qu'ils se préparent à un siège !

MARIE. – Moi, ça me fait peur, tout ça ! Si en plus on n'est que
des femmes et des gosses !

APPOLINE. – Vous en faites pas ! On a un plan de bataille !
N'est-ce pas, mesdames ?

Toutes approuvent.

LA FANTINE. – Bon assez parlé ! On vous expliquera en route !
Aldebert, tâche de retrouver les hommes et rendez-vous sur la
grand' place !

GEORGETTE. – « Devant l'ennemi, il n'y a qu'un mot qui vaille !
Aux armes ! »

Tout le monde sort.

ANTOINETTE. – Frappez ! Frappez ! Frappez plus fort !

10 DES CLOUS !

*Dans les ateliers de l'usine de clous de M. Rastagnac, des
enfants travaillent à mains nues. Ils sont chargés de ranger
les clous dans les boîtes après en avoir vérifié la bonne
qualité. Désirée apporte un tonneau de clous en vrac et
déverse son contenu devant les Siméon et Suzanne, deux
petits nouveaux.*

DÉSIRÉE. – Bon, alors, voilà, c'est simple, c'est des clous. Les
clous de monsieur Rastagnac. Il s'en fabrique vingt mille par jour
dans cette usine. Notre travail à nous, c'est de les vérifier, de les
trier et de les mettre dans les boîtes pour l'expédition.

SIMÉON. – Vingt mille ? Vingt mille clous ?

SUZANNE. – À trier, vérifier et mettre en boîte ?

OCTAVE. – Tout juste. Et il faut être précis, je vous préviens, parce qu'il y a Le Braillou qui vient regarder à ce qu'on fait et qu'il n'est pas commode, Le Braillou.

CLÉMENCE. – Ah non, ça, il n'est pas commode.

DENISE. – Une vraie peau de vache.

DÉSIRÉE. – Oui. Et surtout, il ne faut pas traîner. Il y a vingt mille clous qui sortent de l'atelier. Il en faut vingt mille dans les boîtes à la fin de la journée.

SIMÉON. – Et combien, elle dure, la journée ?

SUZANNE. – Et elle commence à quelle heure ?

OCTAVE. – Elle commence à quatre heures, elle finit quand elle finit. Autant vous dire que vous n'allez pas chômer.

CLÉMENCE, à *Suzanne et Simon*. – Quatre heures du matin, hein ?

DENISE. – Oh, eh bien oui, hein, ce serait trop beau, sinon.

DÉSIRÉE. – Alors, bon, il faut faire comme ça... Vous prenez le clou entre le pouce et l'index, la tête du clou sur le pouce, et avec l'index, vous vérifiez qu'il est conforme.

Siméon et Suzanne effectuent le geste.

SIMÉON. – Comme ça ?

SUZANNE. – Et après, comment on vérifie ?

OCTAVE. – Appuie avec ton doigt.

CLÉMENCE. – Appuie bien fort.

DENISE. – Un peu plus fort.

SIMÉON ET SUZANNE. – Aïe !

APPOLINE. – Voilà, comme ça.

SIMÉON. – Mais ça fait mal !

SUZANNE. – Ça pique !

OCTAVE. – C'est le métier qui rentre. Allez, allez, on ne traîne pas, ça va l'heure que Le Braillou il va faire sa petite tournée.

CLÉMENCE, à *Siméon et Suzanne*. – Demain, vous penserez à demander à votre mère de vous préparer de la charpie et des bandages.

DENISE, *montrant ses mains couvertes de pansements*. – Oui, c'est utile, hein ?

APPOLINE. – Au boulot, au boulot, maintenant, on va prendre du retard et on va encore devoir rentrer après la cloche du soir. (*Appoline prend place et le travail commence. Se piquant le doigt.*) Aïe !

SIMÉON, *se piquant le doigt*. – Aïe ! (*À Octave.*) Mais combien qu'on gagne ?

SUZANNE. – Aïe !

OCTAVE. – Aïe ! Un sou les deux mille clous.

CLÉMENCE. – Ça fait dix sous la journée, quoi. Aïe !

APPOLINE. – Ouille ! (*À propos du clou, qu'elle jette dans une poubelle.*) Oh, il n'est pas bon, celui-là.

SIMÉON. – Dix sous chacun ? Aïe !

SUZANNE. – Dix sous, c'est tout ? Aïe !

OCTAVE. – Aïe ! Non, dix sous pour tous.

CLÉMENCE. – À partager en six. Ouille!

Clémence jette son clou dans la poubelle.

DENISE. – Dix divisé par six...

APPOLINE. – Non, ce n'est pas beaucoup, mais monsieur Raſtagnac, il nous a expliqué que c'est parce que le travail, ça coûte trop cher, et qu'il faut faire des sacrifices pour que la richesse elle coule du haut vers le bas. Aïe!

SIMÉON. – Aïe!

SUZANNE. – Aïe!

OCTAVE. – Aïe!

CLÉMENCE. – Aïe!

DENISE. – Aïe!

APPOLINE. – Aïe!

SIMÉON. – Aïe!

SUZANNE. – Aïe!

OCTAVE. – Aïe!

CLÉMENCE. – Aïe!

DENISE. – Aïe!

Entre Le Braillo.

LE BRAILLOU, *brillant*. – Ah, mais quel vacarme! On vous entend jacasser comme des pies depuis l'autre bout de l'usine! C'est comme ça que vous travaillez? Bande de fainéants! Du rythme! De la cadence! Une deux! Une deux! Je ne veux entendre que des « Aïe! » et des « Ouille! » Ah, cette jeunesse

qui n'a plus le goût de l'effort... Comment est-ce que vous croyez que je suis parvenu au poste que j'occupe ? Contremaître, ça se mérite. Huit millions de clous j'ai vérifié, moi, huit millions ! Vous m'entendez ? Regardez mes mains. Des vraies mains de travailleur. Et sans jamais me plaindre, sans jamais rien réclamer. Cette place de contremaître, ce n'est que du mérite, c'est tout. Alors, vous allez me faire le plaisir de gagner l'argent qu'on vous donne, parce que sinon je vous colle un rapport à la direction pas piqué des hannetons. Et je vous assure que ça ne traînera pas. Des enfants qui veulent vraiment travailler, il y en a plein les rues, méfiez-vous, ça va vite, ça va vite. Ah, mais non, mais !

11 DES VICES

Entrent Rastagnac et Napoléon, suivis de trois ou quatre gendarmes.

RASTAGNAC. – Et voici, votre altesse, le dernier atelier de l'usine, l'atelier de tri et d'expédition.

NAPOLÉON, *indifférent*. – Ah ? Ah, comme c'est intéressant.

RASTAGNAC. – N'est-ce pas ? C'est, si je puis dire, le clou de la visite ! Ha ha ha !

NAPOLÉON. – Pardon ? Le clou ? Il n'y en a donc qu'un seul, au final ?

RASTAGNAC. – Euh, non, le... Le clou. Le clou. L'acmé. Le clou. Enfin, vous voyez, le... Le...

NAPOLÉON. – Ah oui, le clou.

RASTAGNAC. – Oui, le clou. C’est ça, le clou. Alors bon, ici, les ouvriers.

NAPOLÉON. – Les ouvriers ? Ah, comme c’est intéressant... (*En aparté, à Rastagnac.*) Ne sont-ils pas vraiment très... Très petits ?

RASTAGNAC. – Euh, oui, en effet. De petits ouvriers avec de petits doigts. C’est fort commode pour le tri des clous, les petits doigts.

NAPOLÉON. – Ah ? Ah bon ? Et vous ne rencontrez pas trop de difficultés pour embaucher des ouvriers si petits ? Car enfin, combien mesurent-ils ? Mon fils est à peine plus grand.

RASTAGNAC. – Eh bien, c’est-à-dire, votre altesse...

NAPOLÉON. – Oui, je comprends, je vous embarrasse. Secret de fabrication, n’est-ce pas ? (*En aparté à Rastagnac.*) Vous aurez conclu quelque accord avec le directeur d’un cirque ? Il vous fournit en gens de petite taille.

RASTAGNAC. – Euh, eh bien, c’est-à-dire, je...

NAPOLÉON, *idem.* – Mais rassurez-vous, motus. La France a de nombreux ennemis et il n’est pas dit qu’on me prendra à dévoiler publiquement les procédés ingénieux qui assurent à son industrie sa renommée et son triomphe.

RASTAGNAC. – Oui... Certes. Motus. Merci, vote altesse.

NAPOLÉON. – D’ailleurs, je songe très sérieusement à décréter quelque loi populaire qui punirait avec la plus grande sévérité les journalistes séditieux qui chercheraient à révéler les procédés de fabrication employés dans les usines. Car quoi ? Il faut protéger l’audace et l’initiative, n’est-ce pas ?

RASTAGNAC. – Mais certainement, votre altesse.

NAPOLÉON. – Les défendre contre les visées prussiennes, anglaises, que sais-je encore ? Quand je vois votre belle usine, les innombrables clous qui en sortent quotidiennement et s'en vont de par le monde solidifier l'édifice de la grandeur française, je vibre.

RASTAGNAC. – Vous... ?

NAPOLÉON. – Je vibre.

RASTAGNAC. – Vous vibrez ?

NAPOLÉON. – Je vibre. Tenez. Touchez là.

RASTAGNAC. – Votre altesse, je...

NAPOLÉON. – Touchez, vous dis-je. (*Rastagnac touche la poitrine de l'empereur.*) Vous sentez ? Cette vibration ? C'est l'émotion. Vous êtes un créateur de richesse, Rastagnac. Sans des hommes comme vous, tout irait à vau-l'eau. Vous me faites vibrer, Rastagnac.

RASTAGNAC. – Votre altesse, c'est trop d'honneur.

NAPOLÉON. – Non, non. Sentez la vibration de mon émotion, sentez-la, sentez-la. Vous la sentez, là ? Elle est puissante, non ? Elle est... Elle est... Elle est chantante !

RASTAGNAC. – Chantante, votre altesse ?

NAPOLÉON. – Oui, Rastagnac, chantante ! (*Commençant de chantonner, inspiré.*) ♪ Ta ta ta, ta ta ta, ta ! Ta ta ta, ta ta ta, ta ! ♯

RASTAGNAC. – Mais... Mais...

NAPOLÉON. – Et il me vient... Il me vient des paroles ! Écoutez, écoutez, tenez...

♪ Au travail ! Au travail !
Qu'on entende partout
Le bruit sain du travail et d'un peuple debout !
Que partout on entende et la scie, et la lime,
La voix du travailleur qui chante et qui s'anime ! ♪
(Aux ouvriers et à Rastagnac.) Avec moi ! En chœur ! Chantez !
Chantez !

♪ Qui chante et qui s'anime !
Qui chante et qui s'anime !
Au travail ! Au travail ! ♪

À bout de souffle, extatique, Napoléon tient la note. Mains sur les oreilles, visage marqué par la souffrance, les ouvriers paraissent avoir réchappé de justesse à quelque atroce supplice.

LES OUVRIERS, *ensemble*. – Pitié ! Pitié !

DÉSIRÉE. – Nous travaillerons d'arrache-pied !

OCTAVE. – Jamais nous n'arrêterons de travailler, nuit et jour, s'il le faut, mais par pitié, par pitié...

LES OUVRIERS, *ensemble*. – Pitié ! Pitié !

OCTAVE & DÉSIRÉE. – Cessez ! Cessez !

NAPOLÉON, *à Rastagnac*. – Voyez ce miracle ! Par la vertu de mon chant, les voici qui brûlent de se remettre à l'ouvrage ! Leur courage est galvanisé ! Leur ardeur est décuplée ! (*Recommençant à chanter.*) ♪ Au travail ! Au travail ! ♪

LES OUVRIERS, *ensemble, pour interrompre Napoléon*. – Oui, oui, nous allons travailler, nous allons travailler !

RASTAGNAC, *empressé*. – Oui, oui, ils vont travailler, votre altesse ! Et d'ailleurs, l'heure est venue de vous rendre à l'église pour la messe célébrée en votre honneur. Puis ce sera la réunion publique.

NAPOLÉON. – Ah, déjà ?

RASTAGNAC. – Oui, c'est l'heure, oui, oui.

NAPOLÉON. – Eh bien, soit. (*Aux ouvriers.*) Mes amis, au revoir et... ♪ au travail ! †

RASTAGNAC. – Par ici, votre altesse.

NAPOLÉON. – Je vous suis. Mais dites-moi, mon ami...

RASTAGNAC, *craignant un retour de voix*. – Votre altesse ?

NAPOLÉON, *en confidence*. – Est-ce que plutôt que des nains, vous n'auriez pas plus vite fait d'embaucher des enfants ?

Un temps.

RASTAGNAC. – Mais, votre altesse, votre idée est brillante, lumineuse. Merci, votre altesse...

NAPOÉLON. – Songez-y, songez-y.

RASTAGNAC. – Par ici, votre altesse.

Rastagnac et Napoléon sortent.

LE BRAILLOU, *considérant sa cravache*. – ♪ Au travail ! Au travail ! † (*Les ouvriers s'empressent.*) Très efficace, vraiment très efficace. (*Jetant sa cravache.*) ♪ Au travail ! Au travail ! †

Rideau.

12

INTERMÈDE PASTORAL

Entre Le Jacquot en tenue d'Oprphée, toge, couronne de fleurs sur le crâne, lyre à la main.

LE JACQUOT. – Vite, vite, pressons-nous, le couple impérial est sur le point d'ouvrir la réunion publique et je pressens que sitôt qu'il aura posé les yeux sur moi, il ne souhaitera plus qu'une seule chose, que monsieur Flandrin me peigne en Adonis au ciel du palais Garnier ! Dieu parmi les anges ! Figure céleste et éternelle ! Vite, vite, pressons-nous !

Le Jacquot sort en bondissant et en mimant de jouer de la lyre.

13

MANIFESTATION

Les femmes entrent pour protester, mais sont chassées par les policiers qui les poursuivent. Puis les policiers entrent, pourchassés par les femmes, et ainsi de suite. À la fin de ce ballet, Le Jacquot traverse la scène, passablement amoché, couronne et lyre en berne.

14

CONCORDE CIVILE

Le rideau s'ouvre, dévoilant le portail de l'église. Le chœur s'avance en chantant. Le couple impérial monte sur scène,

avec sœur Philomène. Les protestataires sont présents, ainsi que les gendarmes, Le Jacquot et quelques bonshommes.

RASTAGNAC, *donnant un feuillet à Napoléon.* – Votre discours, votre altesse.

NAPOLÉON. – Merci, mon ami. Je n'ai aucun goût pour le bla-bla. Aussi, j'apprécie grandement que vous vous soyez chargé de rédiger pour moi. *(Au peuple, lisant.)* Surmelinoises, Surmelinois, Françaises, Français, peuple, peuple, merci! Merci, car non! Non, ce n'est pas en vain que tu fais le sacrifice d'un peu de ton confort, ce n'est pas en vain que tu fais don à Paris de tes eaux! « Si le riche maigrit, le pauvre meurt », disait sainte Margaret avant d'ajouter : « Si le riche a soif, le pauvre s'assèche. Et si le riche est sale, le pauvre se gratte. » *(Un temps. En aparté à Rastagnac.)* Vous êtes sûr que sainte Margaret... ?

RASTAGNAC. – Oui, oui, oui, oui, oui, votre altesse, oui, oui, oui, oui, oui, certain, certain...

NAPOLÉON. – Ah? Ah bon... Bon... *(Reprenant le fil du discours.)* Aussi, peuple du Surmelin, Paris ne te prive pas de tes eaux. Paris t'offre l'opportunité de t'enrichir! Ce que tu donnes à Paris, la France te le rendra au centuple! *(Lisant.)* En conclusion, je dirai... « Ha ha ha! » *(À Rastagnac.)* « Ha ha ha » ?

RASTAGNAC. – Oui, enfin, « Ha ha ha! » Vous voyez? « Ha ha ha! »

NAPOLÉON. – « Ha ha ha » ?

RASTAGNAC. – Voilà.

NAPOLÉON. – Bien. « Ha ha ha! »

RASTAGNAC, *applaudissant*. – Bravo, votre altesse. Vive l'empereur !

Un temps.

LA FANTINE. – Et comment ? Et comment qu'on va la récupérer, notre eau ?

ROSE. – Oui, comment ?

GEORGETTE. – Et au centuple, encore ?

APPOLLINE. – Où que c'est que vous allez les prendre les autres quatre-vingt-dix-neuf qui restent ?

NAPOLÉON, *cherchant une réponse absente dans son discours*. – Euh, eh bien, euh, eh bien... Attendez voir...

Napoléon se tourne vers Rastagnac.

RASTAGNAC. – Brodez, votre altesse, brodez, improvisez.

Rastagnac adresse des signes aux gendarmes pour qu'ils fassent taire les protestataires, ce dont ils s'avèrent incapables, dépenaillés et éclopés qu'ils sont.

NAPOLÉON. – Improviser ? Ah oui ! Oui... Attendez... Ah, voilà ! (*À l'assemblée.*) C'est le ruissellement ! C'est la magie du ruissellement !

LA FANTINE. – Qu'est-ce que c'est que ce machin-là ?

ROSE. – Oui, qu'est-ce que c'est ? Jamais entendu parler, nous. (*À Georgette.*) Tu connais ça, toi ?

GEORGETTE. – Ni d'Ève ni d'Adam. (*À Appolline.*) Et toi ?

APPOLLINE. – Pas plus que vous.

LAMBERT. – Ah, vous, les femmes, taisez-vous! Laissez parler l'empereur!

PHILISTIN. – C'est vrai, ça! Un peu de respect!

CLÉMENCE. – Eh bien alors, papa, et « Ça ira » et les aristocrates à la lanterne et tout ça?

PHILISTIN. – Plus tard, plus tard! Là, c'est l'empereur, tout de même.

NAPOLÉON. – Le ruissellement, c'est l'avenir, mes amis. Le ruissellement, c'est une loi économique qui veut que plus les riches sont riches, moins les pauvres sont pauvres. C'est mécanique, c'est naturel. Eh oui! Car plus le riche est riche, plus il peut faire profiter les pauvres de sa richesse. Par exemple, il leur donne du travail, de sorte que les pauvres ne souffrent plus ni de la faim ni du froid ni de toutes ces sottises.

Un temps.

LA FANTINE. – J'en ai déjà, du travail, moi, et je n'ai ni faim ni froid!

ROSE. – Oui, et moi, aussi.

GEORGETTE. – Et puis moi aussi.

APPOLLINE. – Et moi, pareil.

LAMBERT. – Ah, les femmes ne comprennent jamais rien à rien! L'avenir, on vous dit, l'avenir.

PHILISTIN, *aux femmes*. – Et puis tout de même, c'est l'empereur!

CLÉMENCE, *à Philistin*. – Et alors?

PHILISTIN. – Eh bien, c'est l'empereur, quoi ! C'est l'empereur, voilà, hein !

LE JACQUOT, à Napoléon. – Euh, votre altesse, est-ce que vous pensez qu'avec le ruissellement je pourrais poser pour monsieur Flandrin ?

Le Jacquot pose en Adonis.

NAPOÉLON, après un temps. – Mais... Mais... Mais oui, mais tout naturellement ! C'est évident.

LA FANTINE. – Ah, mais c'est du grand n'importe quoi, tout ça ! On se moque de nous ! Si vous croyez qu'on va se laisser faire ! Si vous croyez qu'on se laisser embobiner avec vos fariboles !

Protestations diverses et variées dans l'assemblée.

EUGÉNIE, à l'assemblée. – Mes amis, mes amis ! Allons, du calme, du calme ! J'en appelle à la raison. Rien n'est encore décidé. Il n'est pas encore écrit que les eaux du Surmelin iront à Paris. Toutes les parties seront consultées. Toutes. Et, je vous l'assure, l'esprit de la concorde guidera la décision finale. En attendant, mes amis, je vous invite à festoyer et à célébrer la beauté de ces lieux.

NAPOLEON. – Oh oui ! Oh oui ! Chantons ! Chantons ! (*Il commence à chanter, mais il est interrompu par la voix de la soliste du chœur qui entonne Aux marches du palais et s'avance depuis l'église jusqu'au-devant de la scène. Napoléon est transi, béat, subjugué, tremblant, limite bavant. Après qu'elle se soit tue.*) Cette voix, cette voix... Elle est si belle, elle me transporte, je la suivrais au bout du monde !

Sœur Philomène du Sacrifice et Eugénie échangent un regard d'intelligence.

EUGÉNIE. – Festoyons !

NOIR.

